

PRÉAMBULE : CE RIRE INSOLEMMENT TRIOMPHANT DES
PERDANTS

Le 15 avril 2015, quelques jours après la mort de Günter Grass, vers 1 heure du matin, comme il se devait, vu le très petit nombre de ceux qu'une pareille émission pouvait éventuellement intéresser, Arte diffusait un entretien que celui-ci avait eu chez lui en 1999 avec Pierre Bourdieu. Et la première chose dont ils venaient à parler avait trait à cette nécessité absolue de ne jamais cesser « *d'ouvrir sa gueule* ». Un devoir auquel ils n'avaient jamais manqué l'un comme l'autre tout au long de leur existence, ce dont ils se félicitaient chaudement l'un l'autre.

Plus tard au cours de cet entretien, alors qu'il était question du livre de Bourdieu *La Misère du monde* et de la tyrannie sans limite qu'exerce la caste toute puissante des dominants de notre temps sur les exclus du système et les laissés-pour-compte de toute nature, Grass interrompait Bourdieu dont le ton lui semblait sans doute un peu trop professoral, lourd, limite dogmatique, voire pontifiant, et lui lançait quelque chose comme: « *Oui, oui, cher Bourdieu, bien sûr, mais il y a tout de même toujours eu en réponse "le rire triomphant des perdants".* »

Aujourd'hui, le terme de « *barbares* » ne saurait, semble-t-il, plus s'appliquer qu'aux terroristes, aux fanatiques du djihad, d'Al-Qaïda, de Daech, de Boko Haram, à ceux qui en sont aujourd'hui encore pour faire prévaloir leurs idéologies à recourir à un terrorisme sanguinaire, à décapiter, à égorger,

à massacrer, à faire usage d'explosifs et de kalachnikov. Or, il y en a d'autres. Il y a la clique de tous ceux pour qui la barbarie commence et s'arrête là, ceux qui, pour faire prévaloir leur propre idéologie, recourent à un terrorisme qui a certes le mérite d'être moins sanguinaire que l'autre – (du moins lorsque cette idéologie s'exerce sur son propre territoire, car lorsqu'elle s'exporte, elle n'a jamais rien eu à envier aux terrorismes les plus sanguinaires d'autres idéologies) – mais qui est tout aussi obscurantiste et totalitaire. Il y a la grande clique omnipotente de ces aveugles bas du front qui, bardés de leurs certitudes, forts d'une bonne conscience que rien ne saurait jamais ébranler, font de nos sociétés dites démocratiques une barbarie qui s'ignore, une barbarie toujours pleinement satisfaite d'elle-même, une barbarie systémique qui écrase sans états d'âme tous ceux qui se refusent à adhérer aussi aveuglément qu'eux à leur idéologie, à leurs valeurs, à leur religion qui est par excellence celle du profit, celle du consumérisme effréné, celle de l'arrivisme. Il y a la tyrannie de cette caste souveraine dont précisément parlent Grass et Bourdieu face à laquelle les gueux d'aujourd'hui et les exclus de toujours ne peuvent opposer qu'un rire insolent, cet intolérable rire triomphant qui de tout temps a toujours été leur seule arme, mais une arme contre laquelle les castes et les cliques des dominants, aussi puissantes fussent-elles, ne peuvent tout simplement rien.

Pour sa part, déserté par l'énergie et l'envie d'en rire, trois ou quatre ans avant sa mort à l'âge de 100 ans tout ronds, survenue le 30 octobre 2009 en son domicile de la rue des Marronniers à Paris, Claude Lévi-Strauss, déclarait : « *L'espèce humaine vit sous une sorte de régime d'empoisonnement interne – si je puis dire – et je pense au présent et au monde dans lequel je suis en train de finir mon existence. Ce n'est pas un monde que j'aime.* »

I. DES NAUFRAGÉS VOLONTAIRES DE LEUR TEMPS FACE À
L'OMNIPOTENCE DE LA BARBARIE SYSTÉMIQUE



Fig. 1 : Évariste Luminais, *Les Énergés de Jumièges*

Rien ne figurait mieux la façon de vivre et d'attendre la mort de certains hommes que cette toile d'Évariste Luminais intitulée *Les Énergés de Jumièges* (fig. 1). Énergés, au sens rare et terrible, comme disait Roger Caillois en l'évoquant, énergés en ce sens que leur ont été brûlés les tendons des jarrets et des genoux. Ces deux jeunes hommes, suppliciés pour avoir osé livrer bataille au Roi, leur Père, bannis, étendus sur un radeau, et qui, adossés à de gros coussins de velours brun, leurs jambes mutilées enrobées de bandages, dérivent, sombrement, sur des eaux immobiles. « *Le véritable luxe et le profond potlatch de notre temps revient*

au misérable, s'entend à celui qui s'étend sur la terre et méprise. Un luxe authentique exige le mépris achevé des richesses, la sombre indifférence de qui refuse le travail et fait de sa vie, d'une part une splendeur infiniment ruinée, d'autre part une insulte silencieuse au mensonge laborieux des riches. »

Un énervé c'était le contraire de ce que l'on croyait. Ces hommes-là n'étaient pas des énervés au sens courant, ils étaient des énervés au sens rare. Et terrible. Il pouvait arriver qu'un énervé s'énervé, mais alors c'était qu'il était moins énervé que d'ordinaire. Quand un énervé au sens rare et terrible du mot était au mieux de sa forme d'énervé, il ne s'énervait pas, il sombrait, il dérivait. Sombrement. Il ne bougeait plus. Le fleuve continuait de couler mais lui, il attendait, l'œil ouvert, l'œil grand ouvert sur la mort. La sienne. Sans bouger il allait à sa rencontre. Sans bouger puisque de toute façon Elle arrivait. C'était Elle qui venait à lui. Non plus le soleil noir de la mélancolie, mais l'astre mort de cette sombre paralysie mentale qui étendait son ombre sur toute chose, qui contaminait tout et que tout contaminait.

Énervés et mauvais esprits. Énervés de nature, mauvais esprits par vocation, ils avaient l'esprit mal-veillant. Ils veillaient, mais mal. Ils veillaient sur eux-mêmes comme ils veillaient sur le monde. Au sens où ils étaient à l'affût. À l'affût d'eux-mêmes comme à l'affût du monde. Ils veillaient sur le mal. Ils le surveillaient. Ils avaient toujours peur qu'il ne leur échappe. Mais ils étaient vigilants. Et il avait bien du mal à leur échapper, le mal. Ils avaient un esprit qui veillait sur le mal-monde et qui le surveillait, qui était aux aguets du monde tel qu'il va mal. Ils l'épiaient jour et nuit. Surtout la nuit. On y voit plus clair. « *Nous dont la tâche est de veiller...* » et là seulement, se disaient-ils.

Des énervés qui pourtant ne s'écriaient pas, comme Schopenhauer répondant à ceux qui l'accusaient de ne dire que ce que Spinoza avait déjà dit avant lui : « *Qu'ils périssent ceux*

qui ont dit la même chose que nous avant nous ! » Mais, pour leur part : « *Dans nos bras, ceux qui ont dit la même chose que nous avant nous !* » On le savait qu'il n'y avait rien de nouveau sous le soleil. Sauf cette tragédie *personnelle* qu'était la venue au monde de chacun d'entre nous pour le temps d'une brève existence avant qu'il ne soit renvoyé au néant pour l'éternité. Rien de neuf, sauf la façon que pouvait trouver un être vivant de faire entendre sa voix, sans craindre pour autant de mêler à la sienne la voix des plus grands de ceux qui avaient dit la même chose que lui avant lui, et de clamer, de proclamer son existence *personnelle* avant de disparaître. Il n'y avait que ceux qui ne trouvaient rien à dire pour dire cette tragédie *personnelle* qui tenaient absolument à leur dire qu'on l'avait déjà dit avant eux.

Dire, clamer, proclamer, que l'on était du bord de ces mille et une petites embarcations précaires, sans immatriculation, rongées par la rouille, rejetées de tous les ports, condamnées à dériver au large de la terre ferme et qui menaçaient de couler à tout instant. Embarcation au mât de laquelle flottait, bien sûr, un pavillon noir, mais en lambeaux. Ainsi ces sombres naufragés hissaient-ils leurs couleurs : dans les lambeaux de sa noire beauté, l'infinie nostalgie d'une vie depuis toujours et à jamais en ruines.

L'hystérisation du monde conduisait *fatalement* à l'aphorisation du monde. Quand c'était fort du degré zéro de leur position que ces énervés au sens rare et terrible, sortant un moment de leur mutisme avant de s'y murer pour jamais, se sentaient en droit d'adopter ce ton de contradicteur qui ne souffre pas la contradiction, qu'ils se sentaient idéalement placés pour mener leur entreprise d'aphorisation du monde. Mode d'écriture qui avait toujours été d'essence polémique et traduisait une lutte entêtée et vaine. En cela l'aphorisme était bien la forme exemplaire du contre-terrorisme. Contre-terrorisme insurrectionnel dérisoire de ces naufragés volontaires de leur temps face au grand terrorisme omnipotent de la barbarie systémique, standardisée,